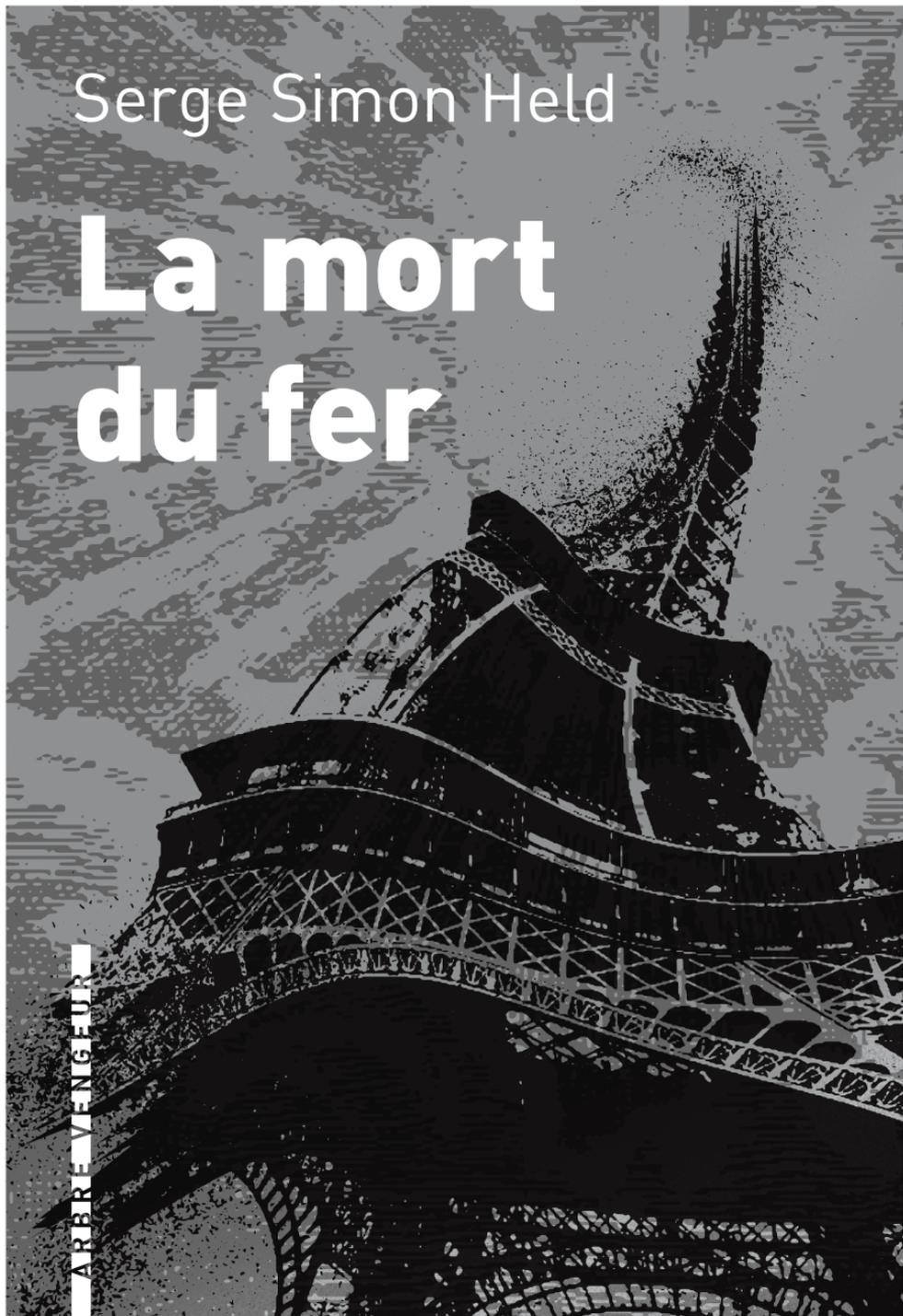


Serge Simon Held

# La mort du fer

ARBRE VENGEUR



Serge Simon Held

# La mort du fer

Préface de Juan Asensio

Surgissant au Nord de la France, la maladie bleue s'attaque aux métaux qu'elle détruit impitoyablement et se répand dans l'Europe avant de gagner le monde entier. Le chaos sans nom qu'elle engendre va révéler les pires penchants de l'espèce humaine, apocalypse inattendue qui réveille une humanité endormie : la pire, qui se déchaîne, et la meilleure, qui trouvera là l'occasion d'une possible rédemption.

Politique, satirique, saisissant dans sa peinture des mœurs et des comportements, ce roman oublié impressionne par sa capacité à nous emporter dans une fable réaliste et sa volonté de nous édifier sans cesser d'être littéraire.

Un petit chef-d'œuvre inconnu du roman d'anticipation.

Couverture : Greg Vezon

[www.arbre-vengeur.fr](http://www.arbre-vengeur.fr)

**Serge Simon Held** (S.S. Held) est un illustre inconnu qui ne s'est pas remis de l'échec de son premier roman *La mort du fer*, paru chez Fayard en 1931. Appartenant au petit monde des ingénieurs, il se fera tout de même remarquer par une poignée de journalistes et le jury du prix Goncourt qui le retiendra dans sa sélection, ce qui n'est pas banal pour un esprit a priori peu enclin aux songeries. Son livre fut traduit en anglais puis disparut des mémoires, connu des seuls spécialistes du roman d'anticipation. Il s'agit ici de la première réédition depuis sa parution.

LA MORT DU FER



SERGE SIMON HELD

# **LA MORT DU FER**

Préface de Juan Asensio

**L'ARBRE VENGEUR**



P R É F A C E

**Avant (et un peu après)**  
***La Mort du fer***

*« Beautiful One, to whom was all my dreaming  
In the vast City of unstable formes,  
One and adored among a million streaming,  
One refuge in the dissipating swarms,  
Beautiful, changeless one among the many forms! »*

Ross Frederick Lockridge Jr,  
*The Dream of the Flesh of Iron.*

IL FAUT TENTER D'IMAGINER la scène qui a eu lieu ce 8 décembre 1931, lorsque les membres de l'académie Goncourt, déjeunant dans leur habituel restaurant de la place Gaillon, ont décerné leur prix annuel, le vingt-neuvième du genre, au cinquième tour de scrutin seulement. Suivant la tradition, Lucien Descaves ne s'est pas rendu à la

réunion, ayant préféré voter par lettre, Rosny aîné étant, lui aussi par habitude, arrivé le premier, suivi de Messieurs Raoul Ponchon, Roland Dorgèlès, Jean Ajalbert puis, à quelques minutes près, Messieurs Léon Hennique, Pol Neveux, Gaston Chérau le proclamateur officiel de la grande nouvelle et Rosny jeune. C'est à midi trente, soit une petite heure seulement après le début de la réunion, que Gaston Chérau, comme tous les ans, est venu annoncer, dans l'escalier, le résultat d'un vote pour le moins rapide : Jean Fayard qui n'est autre que le fils de l'éditeur, a obtenu pour *Mal d'amour* le prix prestigieux par sept voix pour contre deux à Jean Schlumberger pour *Saint-Saturnin* et une à S. S. (pour Serge Simon) Held qui fut, dit-on, le candidat de Lucien Descaves. De scrupuleux témoins de cet événement considérable nous apprennent aussi que Léon Daudet est arrivé à la dernière minute mais qu'il a toutefois pu se régaler d'un turbotin poché voisinant avec une pintade poêlée et des artichauts à la barigoule, le tout arrosé d'un grand Échezeaux 1915 et du traditionnel blanc de blancs, avant que la non moins traditionnelle bousculade dans les escaliers, l'habituelle course au téléphone et au domicile de la nouvelle vedette

ne nous rappellent que l'atmosphère de fébrilité et de surjeu du Goncourt est encore ce qui caractérise le mieux cet événement devenu insignifiant, sinon pour celles et ceux qui se grisent de nouvelles et de gloires éphémères : les journalistes bien sûr mais, de plus en plus, leurs frères siamois, les écrivains. Le fer pourra disparaître en France et même dans tous les pays du globe, mais la Presse, ce goitre du monde comme l'appelait Karl Kraus, continuera, elle, de bavarder sans paraître affectée de la moindre déperdition d'énergie. Elle prospérera même sur le cadavre de la civilisation pourrissante.

Comme tant d'autres romans récompensés par le Goncourt, nous ne savons plus rien de *Mal d'amour* de Jean Fayard censé évoquer le passionnant sujet qu'est la psychologie des jeunes (de l'époque bien sûr), ni même de son premier roman, *Oxford et Margaret* écrit à dix-huit ans, tout comme nous ne savons plus rien, fort heureusement, d'autres livres ayant paru cette même année mémorable comme *Le Soleil* de Georges Bruhat ou *Les Samedis de M. Lancelot* d'Abel Hermant, tandis que d'autres ouvrages, eux, sont passés à la postérité tels *La Grande Peur des bien-pensants* de Georges Bernanos, *Vol de Nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry

ou encore *Aden Arabie* de Paul Nizan. Ce même jour, le jury des courriéristes littéraires attribua le prix Théophraste Renaudot, à l'unanimité et au premier tour, à *L'Innocent* de Philippe Hériat, un livre sorti des mémoires qui traitait d'un sujet dont le trouble parfum, comme tant d'autres fragrances autrefois capiteuses, s'est totalement éventé, l'étrange inclination d'un frère pour sa sœur. Nous pourrions bien sûr multiplier, pour cette seule année 1931, les exemples de ces livres refermés sans jamais avoir été vraiment ouverts, que le doute ne ferait que grandir : qu'est-ce qui peut nous pousser à sauver de l'oubli *La Mort du fer* écrit par un inconnu qui ne publiera (presque) rien d'autre, si ce n'est l'appréciation d'un de ses lecteurs qui, dans la rubrique intitulée *Les romans du jour* de la revue *Le Jardin des lettres*, affirme que le public tient, avec le texte de cet inconnu, « un livre extrêmement original, en vérité sans analogue dans la littérature romanesque contemporaine », offrant « l'hallucinante vision du grand drame dont le monde entier sera le théâtre, le jour où la déesse moderne, la Machine, abandonnera l'Homme qui a mis en elle son imprudente espérance » ? Cette raison, bien que formulée excellemment, est bien maigre, et n'aura quelque

improbable influence que sur un esprit d'ores et déjà dévoré d'érudites recherches. Depuis quand d'ailleurs accordons-nous notre confiance à ce qui est moins que de la véritable critique littéraire : un banal compte rendu journalistique, comme il y en avait des centaines par jour à cette époque et, maintenant, des milliers par heure ? Il est vrai que nous avons tout oublié du second texte que Serge Simon Held a publié en 1935 dans le numéro 879 du *Mercur de France*, et dont tout le mystère, bien vite percé par une explication scientifique en bonne et due forme n'oubliant tout de même pas une certaine drôlerie, tient au titre, *La réaction du cocuage*. Au diable les atermoiements ! Admettons tout bonnement que ce roman nous attendait, comme c'est le cas pour tout texte, pourvu qu'il ait été écrit dans un but autre que celui d'un simple amusement procuré à son auteur et au lecteur.

Lorsqu'il paraît en 1931, *La Mort du fer* n'est point tout à fait susceptible de surprendre les lecteurs les plus avertis, encore moins les amateurs de science-fiction ou, comme on l'écrivait alors plus volontiers, d'anticipation. Certes, son auteur est un illustre inconnu ailleurs que dans le petit monde des ingénieurs, même s'il se fera tout de même remarquer

par une poignée de journalistes et le jury du prix Goncourt, ce qui n'est pas banal pour un esprit *a priori* peu enclin aux songeries. Cependant, l'histoire qu'il raconte, elle, peut être rattachée à plusieurs exemples plus ou moins prestigieux de textes évoquant une consommation des ressources et des matières premières. C'est ainsi en 1913 que l'auteur du *Grand cataclysme* imaginant une disparition de l'électricité bien avant Barjavel, Henri Allorge, publie *La famine de fer* (un ouvrage souvent référencé sous le titre *La famine du fer*, ce qui est encore plus poétique et inquiétant) décrivant l'épuisement du métal au début du xxv<sup>e</sup> siècle, à l'exception d'un dernier gisement se trouvant sous l'Etna. Ce roman initiera une série de textes pour le moins pessimistes comme *Le fer qui meurt* de Raoul Bigot paru dans le numéro du 15 décembre 1918 de la revue *Lectures pour tous* ou encore *L'âge de plomb* du polygraphe Henri Falk (de son vrai nom, Falque) qui sera publié l'année suivante : là, en fait, le plomb n'est pas touché par une mystérieuse épidémie, mais manque de disparaître parce qu'il devient l'unique mais fort lourde protection contre les rayonnements solaires, qui par ailleurs transforment Mars la Rouge en Mars la Verte ! Le phénomène cessera brutalement,

et il faudra alors bien trouver une nouvelle utilisation pour les pesants Pararais dont le dessinateur Georges Hautot donnera une illustration éloquente. Le problème est finalement l'inverse de celui que Pierre-Alexis Ponson du Terrail figure dans *Les fils de Judas* dans lequel un chimiste du nom de Callebrand vient enfin de trouver, après des années de recherche, le secret de la malléabilité à froid des métaux. N'oublions pas aussi *The Great Steel Panic* d'Irvin Lester et Fletcher Pratt (dans *Amazing Stories*, septembre 1928 puis dans *Fantastic*, la revue d'Harry Harrison, l'auteur du fameux *Soleil vert*, en mars 1968), *The Metal Doom* de David H. Keller (encore *Amazing Stories*, mai-juillet 1932) dans lequel la disparition, inexplicée, de tous les métaux à la surface du globe laisse les survivants, dont deux personnages que nous suivons, John Stafford et Paul Hubler, désespérés face à un Sud des États-Unis retourné à la sauvagerie, les Noirs ayant comme il se doit exterminé tous les Blancs qui s'y trouvaient. On peut encore songer à *The Machine Stops* de Victor Bayley signant Wayland Smith en 1936, un titre qui, bien que rigoureusement identique à celui d'Edward Morgan Forster qui lui fut publié en 1909 (et que l'on trouvera dans le recueil intitulé *De*

*l'autre côté de la haie*), évoque la disparition de tous les métaux, alors que le second semble avoir anticipé les cauchemars visuels de la trilogie *Matrix*, le conte noir et énigmatique de Daniel Drode intitulé *Surface de la planète* et, plus récemment, *Incident voyageur* de Dalibor Frioux, puisqu'il ne cesse de nous mettre en garde, dans sa brièveté narrative même, contre l'accroissement inéluctable d'un monde froid, refusant les contacts physiques et satisfaisant les moindres désirs de ces humains du futur par une simple pression de bouton : « afin que la Machine puisse progresser, afin que la Machine puisse progresser, afin que la Machine puisse progresser éternellement », répète l'antenne adressée à ce dieu de fer. Cette petite liste d'ouvrages, dans lesquels nous n'avons pris qu'un plaisir assez modéré à flâner, n'évoque que les cas directement liés à une disparition des métaux mais, l'imagination des écrivains, surtout ceux que l'on qualifie de mineurs, étant comme on le sait sans limites, d'autres sources d'énergies comme l'électricité (*La princesse des Roses* de Luigi Motta en 1911, *La grande panne* de Théo Varlet en 1936, *Ravage* de René Barjavel en 1943) ou le pétrole (*Le grand crépuscule* d'André Armandy en 1929, récemment *Brut* de Dalibor

Frioux déjà mentionné), sans compter l'or (*La mort de l'or* de Pierre Hamp en 1933) ou, avec le polygraphe Jimmy Guieu, le verre (*L'agonie du verre* en 1955) seront frappés par des maladies provoquant leur dépérissement puis leur disparition, si tant est bien sûr que ces images biologiques puissent s'appliquer à des ressources ou des matières par définition inertes. S.S. Held, nous le verrons, ne se prive absolument pas d'employer ce genre d'images qui font du métal rongé par la maladie un corps non seulement vivant, mais peut-être même plus vivant que nous ne le sommes.

Un certain J.-B. Séverac, pour *Le Populaire*, « journal-revue hebdomadaire de propagande (*sic*) socialiste et internationaliste », déclare que, pour sa part, il n'a jamais « aussi bien vu la place du fer dans notre civilisation que depuis que M. S.S. Held [lui a] fait imaginer qu'il n'y en n'avait plus », ce qui n'est pas forcément un compliment si l'on y songe un instant. Pierre Couturaud, comme tous les bavards, affirme dans le numéro 143 de la revue intitulée *Chaleur & Industrie* paru en mars 1932 qu'il rendra compte en avril du roman de S.S. Held, qu'il considère comme une bonne illustration de la « philosophie des destinations » sur lequel se fondent le

principe mais aussi la valeur des activités de l'âge contemporain, tout entier orienté vers un « idéal d'expansion, c'est-à-dire de puissance », le reste de l'article dudit bavard ne concernant que fort lointainement *La Mort du fer*. Ce bavardage ne semble cependant pas déplaire à l'auteur (un certain Pierre Tuc) de la revue de presse de *L'Action française* du 16 mai 1932 qui évoque « une page remarquable de critique littéraire et philosophique » à propos de la seconde mention du roman de S.S. Held, cette fois-ci dans l'éditorial du numéro du mois d'avril donc, où nous apprenons que Held a été un ingénieur ayant proposé des travaux techniques aussi passionnants mais néanmoins utiles qu'une « théorie des pyromètres optiques » ou encore des « régulateurs de température », objets d'études savantes respectivement parues dans le numéro de septembre de 1930, puis de mai, de juin et de juillet 1931, preuve évidente de l'intérêt du sujet, de cette même revue *Chaleur & Industrie* peu suspecte de complaisance germanopratin et d'amusements littéraires. Plus intéressant me semble être le fait que, d'après Pierre Couturaud, le livre de S.S. Held, selon le propre aveu de ce dernier, est « le fruit d'une méditation de plusieurs années » apparemment point toutes

consacrées à des labeurs strictement professionnels, mais utilisées pour écrire un roman nous donnant « une perception aiguë » de la « vacuité spirituelle » caractérisant, selon notre rédacteur, notre époque. Il ne faudrait surtout pas penser que Pierre Couturaud, décelant apparemment de grandes qualités dans le roman de notre ingénieur, l'estime dépourvue de défauts puisqu'il parle tout de même de « la gaucherie de l'exécution », de « l'incertitude de la langue » et même des « faiblesses de la composition », ce qui fait pas mal de travers pour un seul livre toutefois digne d'intérêt. Le roman de celui que Couturaud appelle Monsieur Held, politesse d'un autre âge que l'on ne suppose même pas réservée à la noble corporation des ingénieurs, n'est pas vraiment un livre d'observation car il ne nous rend « le monde extérieur que comme l'ardent reflet du psychisme et des sensations de l'auteur », mais il n'en reste pas moins que, malgré tous ces fardeaux dont se chargent les épaules d'un écrivain qui n'est après tout qu'un amateur, au sens le plus noble de ce terme, *La Mort du fer* est un roman qui peut être lu comme une illustration frappante « du triomphe du machinisme sur l'esprit et la chair périssable », ce qui le rapprocherait d'une superbe nouvelle

d'Arthur Machen intitulée *La Terreur*, l'idée foncière exposée par Held, ajoute notre excellent lecteur, étant la suivante : « dans sa lutte contre la nature, l'homme est allé aux moyens physiques, c'est-à-dire au concret, comme à la facilité », et cela alors même qu'il « recèle des énergies spirituelles, par quoi sa conscience eut pu directement assurer son emprise sur l'univers, en dehors même de tout truchement matériel ». Notre commentateur évoque là, directement, les dernières pages de notre roman, qui semblent influencées par les envolées de Teilhard de Chardin sur la lente mais irrésistible advenue de la noosphère. La suite de l'article de Pierre Couturaud est tout aussi intéressante, où il évoque « l'étrange plaisir qu'a pris l'auteur à dépeindre un monde totalement aboulique, malhonnête et ignoblement dégradé, dans un cadre de décompositions soignées, d'horreurs pittoresques et de sadisme bien dosé », ce qui ne peut, dans nos esprits et dans celui de Pierre Couturaud tout autant, que convoquer les ombres maléfiques de la littérature décadente, des « réminiscences de Mac Orlan, des souvenirs évidents de M. de Phocas, de Gilles de Rais et du chanoine Docre », bref, « de l'anarchisme littéraire qui sévissait aux environs de

1900» ! Nous comprenons alors que la mort du fer a beaucoup moins intéressé l'auteur, selon Pierre Couturaud, que «la peinture des écroulements qu'elle devait provoquer», ce qui est une excellente analyse de l'œuvre, et nous donne même quelques indices pour une éventuelle classification d'universitaire évoquant ce que nous pourrions qualifier comme étant un *roman futuriste décadent*, même si, bien sûr, tous les romans qui peignent l'avenir de l'humanité sont décadents, au sens propre du terme qui voit se réaliser, sous nos yeux et sans que nous puissions la stopper d'aucune façon, la progression d'un mal mystérieux, cette «rongeasse» au nom évocateur qui sape les fondations chronologiques aussi bien qu'ontologiques de *Glissement de temps sur Mars* de Philip K. Dick.

Cette peinture des écroulements provoqués par la disparition du fer est à prendre à la lettre selon l'illustrateur du *Fer qui meurt* de Raoul Bigot, un certain René Lelong. Sur l'un de ses dessins, du reste point dépourvus de maîtrise, les rails se fendent, les trains culbutent et les gares s'enflamment sous les yeux épouvantés de deux gradés : «à la place des rails, ne se voyaient maintenant que des traînées de poussière foncée, des wagons, il ne restait

guère que les planches et les cloisons, l'armature avait été comme volatilisée», alors que Lawrence Sterne Stevens représente l'effondrement d'un pont pour *The Machine Stops* de Wayland Smith. C'est un autre pont, celui de Brooklyn, qui se disloque dans la courte nouvelle de Fletcher Pratt et d'Irvin Lester, l'illustration choisie donnant corps, si je puis dire, à cet effondrement résumé tel quel : « Terror strikes New York City as the supporting cables of the Brooklyn Bridge are cut one by one and subway wrecks kill and maim ». Nous ne connaissons aucun illustrateur du cauchemar peint par S.S. Held, finalement assez semblable à cette « maladie moléculaire du fer » imaginée par Raoul Bigot dans sa nouvelle mais, s'il avait existé et pour d'évidentes raisons commerciales, nul doute qu'il aurait représenté quelque destruction grandiose due à la maladie qui ronge le fer, passant ainsi, selon Pierre Couturaud, à côté de l'essentiel et qui n'est autre qu'une destruction symbolique, intérieure. Il aurait peut-être pu imaginer, pour frapper les esprits, montrer un savant au regard épouvanté désignant d'un doigt tendu une météorite fonçant vers la Terre et qui, nous le savons d'instinct, va être la cause de tous les problèmes, réunissant

de la sorte inconsciemment, au mépris de l'étymologie qui les sépare, la *sidérite* ou maladie du fer d'une punition *sidérale* : si la sidérite (ou sidérose) est un carbonate de fer très souvent associé à de nombreux gîtes métallifères<sup>1</sup>, ce qui est qualifié de sidéral (du latin *sidus*, *-eris*) concerne en revanche les astres. Notons encore, pour compléter ce petit aperçu étymologique, que l'origine lointaine du mot fer en latin, *ferrum*, est elle aussi inconnue, puisque la métallurgie du fer est postérieure à celle du bronze et ne s'est répandue dans l'aire indoeuropéenne que relativement tard. Ce mystère de l'origine du fer sera reflété, en fin de compte, dans celui de la propagation du mal qui le ravage. C'est d'ailleurs une chance (ou une malchance d'un point de vue esthétique) que S.S. Held lorsqu'il peint les conséquences lointaines de la mort du fer, ne pipe mot sur la probable dévolution du langage qui en serait la conséquence, comme le montrent certains (rares) romans, tels que celui de Daniel Drode, déjà cité, mais aussi *Fiskadoro* de Denis Johnson et *Enig*

---

1. Le mot est formé sur le grec *sidèros* désignant le fer ou des objets en fer. L'origine de ce terme est inconnue puisque les Indoeuropéens ne semblent pas avoir utilisé ce métal.

*Marcheur* de Russell Hoban. En bonne logique, il semble après tout normal qu'un ingénieur écrivant un roman, même décadent, se doive d'utiliser un langage parfaitement sain, clair, précis comme une description de machine, s'il veut évoquer un monde allant à sa perte ; à d'autres, plus téméraires, le soin d'injecter les bacilles au sein même de la langue et d'en observer la consommation.

Ross Franklin Lockridge Jr est un auteur pratiquement inconnu en France, si ce n'est d'une poignée de lecteurs ayant aimé son unique roman, *Raintree County* publié en 1948 et traduit en français en 1958 sous le titre *L'Arbre de vie*. Il fut porté à l'écran en 1957 par les studios de la MGM, avec Elizabeth Taylor, Montgomery Clift et Eva Marie Saint. Ce grand roman qui doit beaucoup à Joyce ou bien, dans son propre pays, à Dos Passos ou Dreiser, ne nous intéresse pas directement et nous ne l'évoquerons donc pas, lui préférant un texte bien plus secret puisqu'il n'existe pour l'heure qu'à l'état de tapuscrit qu'il n'est possible de consulter que sur des microfilms. C'est Frederick O. Waage, professeur à l'East Tennessee State University qui le premier a attiré mon attention sur une œuvre poétique restée inédite, écrite par l'auteur en 1937 et intitulée

*The Dream of the Flesh of Iron*. Il est piquant de noter que ce lecteur méticuleux en est venu à s'intéresser à Serge Simon Held en préparant une étude environnementaliste sur le roman de Lockridge, laquelle finira par s'intituler *The Secret Life of The Death of Iron*, en s'étonnant que *La Mort du fer* ait visiblement marqué l'esprit de l'écrivain nord-américain au point de lui inspirer un long poème épique évoquant le passage, pour le moins douloureux, de l'humanité au travers d'un âge de convulsions provoquées par le cancer matérialiste qui ronge tout, les chairs, la beauté et l'esprit. Voici ce qu'en écrit son fils, Larry Lockriddge, dans la biographie dédiée à son père, intitulée *Shade of the Raintree* et publiée en 1994: « But I discovered the main narrative source to be the futuristic novel by Serge Simon Held, *La Mort du fer*, read when he was ill back in 1936, of which only a few copies exist in the United States ». Larry Lockriddge reviendra sur cette influence en réaffirmant à Frederick O. Waage, dans un courriel daté de 2011 comme il me l'a écrit, qu'il ne faut absolument pas sous-estimer l'impression que le roman de Serge Simon Held fit sur son père, malade lorsqu'il le lut. Il est vrai que nous trouvons dans le grand poème apocalyptique de Lockriddge

les étapes de la progression d'une maladie (« The Sickness spreads ») qui, pour être symbolique, n'en détruit pas moins la civilisation et, surtout, les esprits et les âmes de celles et ceux qui vivent dans la grande Ville ; celle-ci, évoquée dans le dixième et dernier livre du poème, sera ruinée. Nous lisons, sous la plume de Lockridge père, que les hommes, tout comme celui qui décrit leur condition (et qui est qualifié comme étant le Rêveur), sont réduits à l'état d'esclaves servant la Grande Machine : « He continues to work at the Great Machine. He knows that if the Machine stops for even a second, he will be punished », et nous sommes à peine étonnés de voir que la maladie rongant la civilisation finit par s'attaquer aux machines elles-mêmes ; devenues folles, elles se battent les unes contre les autres ou tombent sur la Ville, provoquant d'énormes dégâts : « At the same time, big airplanes come spinning down out of the mist to crash heavily all over the City ». Cet effondrement inexplicable culminera à la fin du poème de Lockridge, lorsque les hommes se rendront compte que les pilotes des machines qui les ont attaqués n'étaient eux-mêmes que des robots : « And yet though the People tear the dead Machines to pieces, they find no men in them, but

only strange robot bodies, themselves attacked and destroyed by the Sickness ». Dès lors, la conclusion finale ne peut être que cette évidence qui, certes brutale, n'en proclame pas moins la fin de la progression de la destruction : « Apparently, the Enemy has been the Machine itself, and the Machine is dead ».

### *La Mort du fer*

Dans le roman de Serge Simon Held, ce n'est pas tant la Machine qui est l'ennemi, objet des fanatiques ayant mené le Jihad butlérien dans la saga de Frank Herbert, que l'homme lui-même ayant déchaîné, par son industrieuse et implacable mise au pas des ressources et des métaux puisés dans les entrailles du monde, des forces qui auraient dû demeurer contenues, voire tout bonnement ignorées. La fin du roman, épique, nous montrera cependant que l'homme, dépouillé de sa confiance naïve dans le progrès, pourra reconquérir ces forces, les orienter pour accéder à une nouvelle ère, entrer dans une époque future voyant « la terre renouvelée », dans laquelle l'humanité, « où la vie avait

risqué sa chance », pourra « poursuivre librement son ascension, ayant enfin brisé les chaînes de fer qui entravaient sa marche ». Ce sont les toutes dernières lignes, finalement encore confiantes, progressistes à leur façon détournée ou plutôt retournée, du roman. Held a fait basculer la formidable capacité d'imagination et d'invention de l'humanité en l'orientant non pas sur « un domaine extérieur » mais sur « son propre contenu », pour tenter de faire advenir « une intériorité où l'esprit ne se sépare plus de la nature, mais se confond avec elle ». Dès les premières pages du roman d'ailleurs, deux ingénieurs, Sélévine et Leclair, discutent ensemble et semblent sur le point de « pouvoir traduire une des lois les plus cachées de la matière, exprimer toutes les transformations du fer par une formule générale... ». Cet optimisme tout de même passé, dans notre roman, par le feu purificateur d'un retour à la barbarie ou plutôt à la sauvagerie la plus débridée n'est pas la seule résonance qu'un lecteur pourrait trouver entre ce livre et notre époque, désormais obsédée, parfois jusqu'à la caricature, par une attention renouvelée à la nature, un décroissantisme le plus souvent idéologique mais que l'urgence de la situation rend néanmoins plus que nécessaire.

Nous pourrions ainsi être frappés par la description que le romancier campe d'un Paris envahi de miséreux, de « sans-travail », de flots de femmes et d'hommes contraints à tous les petits travaux, à la mendicité, à la prostitution, à la rapine et au meurtre, mais ce serait un peu vite oublier l'atmosphère d'agitation sociale extrême dans laquelle baignent les épisodes de *La Mort du fer*, qui ne peuvent que nous rappeler tel mouvement protestataire, de couleur jaune, envahissant hebdomadairement les artères parisiennes et celles des grandes villes de province. Du reste, le roman de Serge Simon Held est riche de couleurs pour le moins symboliques : rouge des anarchistes et des communistes (« jeunes gardes rouges ») qui fomentent et se soulèvent ; bleu du mal mystérieux (« hommes du fer en cottes bleues », créateur de refrains niais : « Il n'y vit que du bleu », le bon mot, lancé à Paris, fait vite fureur) qui reçoit plusieurs noms (Sidérie, Mal Bleu, Maladie, Sidérose) et qui détruit le fer ; noir enfin des visions grandioses de fin du monde, dans un texte qui multiplie les cauchemars opiacés, décadents : « Il se trouvait soudain transporté dans une contrée magique, où des collines de houille limitaient le regard sous un soleil noir, roulant dans

une voûte forée par les trous des étoiles. Une buée phosphorescente ternissait ces espaces désertiques, où s'appesantissaient le silence rigide du minéral, les formes anguleuses de la pierre». Cette vision du « négatif de l'univers » nous en rappelle d'autres comme celles peintes par Joris-Karl Huysmans dans *En Rade*, Michel Bernanos dans *La Montagne morte de la vie*, T.S. Eliot dans *La Terre vaine*, celles, encore plus anciennes, de Byron ou bien, dans un registre cette fois-ci directement pictural, les gravures étranges de Jean-Pierre Velly, dont l'une, intitulée *Ville détruite*, nous donne à voir un prodigieux entassement de corps, de matériaux et d'objets sous une lueur fantomatique cernée par les ténèbres.

Nous avons évoqué la déhiscence prométhéenne, favorisée par l'industrielle volonté de l'homme, de forces que la mort du fer a révélées au grand jour. C'est bien sûr la figure habituelle de l'orgueil frappé en plein élan, l'écroulement, l'écoulement aussi succédant à la surrection, à l'élan, à la tour de métal caïnite qui se dresse, les édifices artificiels ayant finalement assez vite fait de retourner dans le remugle infect que bien des histoires post-apocalyptiques évoquent. Songeons ainsi au *Londres engloutie* de Richard Jefferies, mais aussi à *La Peste*

*écarlate* de Jack London que Held connaissait peut-être, lui qui évoque dans son roman l'apparition d'« une ignoble tourbe » que « les bouleversements sociaux arrachent des bas-fonds ». Nous déchiffrons bien sûr aussi, dans cette révolte de la nature, fût-elle minérale (mais d'une minéralité angoissante, vivante), les signes mystérieux qu'Arthur Machen égrène méthodiquement, place l'un derrière l'autre jusqu'à constituer une sorte de parabole eschatologique, dans l'un de ses textes les plus remarquables, *La Terreur* je l'ai dit, qui décrit de quelle façon implacable une nature trop longtemps soumise au joug de l'homme devient le vecteur d'une force susceptible de balayer son orgueil. Fort heureusement pour lui, les animaux, dans le conte noir de Machen, finiront par redevenir les placides esclaves qu'ils ont toujours été depuis la chute d'Adam, mais Held, en revanche, pousse cette logique plus loin que l'auteur du *Grand Dieu Pan*, peut-être parce que le fer, pourtant systématiquement décrit comme un être vivant, a encore moins de chances que des animaux de témoigner d'une quelconque mansuétude à l'égard de son maître contre lequel il se révolte. Peut-être aussi parce que, comme Machen, en jetant un regard qui demeurera obstinément fixé

sur l'horreur dévoilée, la maladie du fer n'a pour but que de détruire le maigre « obstacle qui seul sépare les forces » de l'homme « qui les a domptées », cette « écorce mince et vibrante d'acier » qui le protège de l'horreur ancestrale qu'un Lovecraft enfouira sous des épaisseurs monstrueuses de roches et de glaces. Chacun de ces auteurs, Lovecraft et son maître Machen bien évidemment de façon plus méthodique que n'a pu le faire le créateur d'un unique roman, nous montrent que se tient, vibrante derrière une mince pellicule protectrice, une réalité non seulement inhumaine mais peut-être même franchement pressée de se débarrasser de la présence parasitaire d'une humanité à laquelle le droit de régner sur la création n'est plus reconnu. En effet, c'est sous d'épaisses carapaces que « bat le pouls d'une vie indomptable », à la fois « l'impétuosité des torrents, la lente coulée des fleuves, les chocs rapides de la pluie » mais aussi « les nuages errants », les « forces innombrables et libres de la terre qui sont là, captées, asservies, sous une écorce de fer dans laquelle une fêlure invisible progresse ».

Cet écroulement n'est absolument pas le contraire du mouvement ascendant, conquérant, qui a vu le globe se couvrir d'une carapace métallique

dont Isaac Asimov étouffera la capitale planétaire Trantor, immense globe pelliculé d'acier. C'est le même mouvement en vérité, mais inversé : l'homme a fait lever les forces de destruction symbolisées par la maîtrise du fer ; que ce dernier vienne à être rongé par un mal d'origine extraterrestre et nous découvrirons, à l'œuvre, ces mêmes forces entropiques, pures figurations du désordre. C'est ainsi que *La Mort du fer* peut être lu comme un texte hanté, tout à la fois fasciné par elle et la condamnant, par la décadence. Dans les images et les métaphores qu'emploie S.S. Held, il n'y a guère de différence entre le pourrissement des corps et des consciences et la gangrène ou la lèpre qui rongent et saponifient les « tissus compacts » du fer : celui-ci, travaillé par l'homme, « modifié dans sa forme et dans sa substance », hurle « avec des voix diverses » qualifiées par l'auteur de « rauques », « avec des grincements sonores et des râles d'agonie » mais, très vite, c'est dans « le mystère des combinaisons ignées » que « la chair radieuse du métal » va être attaquée, l'ingénieur Sélévine étant capable d'en lire le roman de plus en plus déstructuré, puisque c'est dans « ces grimoires où s'inscrivait la vie mystérieuse de la matière » que l'inquiétant Russe

mâtiné d'« israélite » va découvrir le mal à l'œuvre. Il a d'ailleurs des vues bien curieuses sur la matière, ce louche personnage, lui qui « attribue aux métaux une vie ralentie, une espèce de conscience et de sensibilité obtuses ». Le symbole d'un mal tapi dès l'origine, que Sélévine figure bien sûr un peu trop facilement, lui qui a « un type ethnique très prononcé », est clair : comme dans le premier *Alien*, le germe qui ne demandera qu'à grossir et à détruire les chairs délicates de ses hôtes est *déjà* contenu au sein même de l'équipage du *Nostramo*, tout comme le mal, sous la forme tentatrice du serpent, glisse silencieusement dans les vertes prairies du jardin édénique. Ainsi Sélévine, anarchiste qui n'hésitera pas à se mêler aux brutes, est-il celui qui introduit sans le savoir les ferments du mal qui vont ravager le métal dans le Nord de la France, très vite dans l'Europe entière puis, passant par les câbles sous-marins, en Amérique du Nord, avant de se répandre sur la surface de toute la planète. Ce n'est donc pas pour rien que l'auteur peut affirmer que notre fière (et si laide) société « repose sur un monstrueux paradoxe », elle dont la « stabilité n'est qu'apparente » : les forces qui ont permis de l'ériger, fièrement dressée contre le ciel apparemment vide, sous « l'espace

où les dieux sont morts et que seule remplit l'immense désolation du froid et du silence», sont aussi celles qui vont la faire refluer jusqu'à la bourbe et la tourbe de la sauvagerie, certaines des atrocités que décrit S.S. Held n'ayant absolument rien à envier aux scènes auxquelles sont confrontés l'homme et son fils telles qu'elles sont décrites par Cormac McCarthy dans *La Route*. Si « des monstres en voie de gestation, des larves tirées des profondeurs de la terre » sommeillent « dans l'attente des forces créatrices » qui les doivent animer, c'est aussi, c'est d'abord pour enclencher ce mouvement de décréation, d'à rebours (le mot est employé une seule fois par l'auteur, de façon totalement anodine) qui verra s'effondrer la « machine-reine » ayant réussi à transformer l'homme en esclave. C'est l'inverse qui est vrai, contrairement au poème de Lockridge que nous avons évoqué : le fer, d'esclave, devient maître absent, invisible, insaisissable, et finit par transformer l'homme en brute épaisse, avant que ce dernier, peut-être, ne parvienne à reconquérir une liberté fragile, certainement chimérique. L'auteur résume ce paradoxe dans le passage suivant : « Les voix puissantes glorifiaient l'industrie de fer et de feu étendant son empire sur la terre, clamaient la loi

impitoyable, les vains efforts de l'humanité voulant s'échapper hors d'elle-même et se déchirant aux instruments construits pour sa libération ».

Alors que le fer se libère de l'emprise humaine, cette dernière va à son tour s'effriter, puis s'effondrer. Bien que daté et probablement influencé par la peinture des milieux ouvriers réalisée par Zola dans *Germinal*, le paysage socio-politique décrit par Held ne semble guère avoir perdu de sa pertinence analytique. Toutefois, il n'a pas vraiment à nos yeux de portée politique véritable, ce qui nous permettrait de lire *La Mort du fer* comme le témoignage réaliste, naturaliste même, d'une époque dont l'industrie s'est remarquablement modernisée : ainsi, la révolte des masses soumises au labeur est par essence condamnée à l'échec, elle qui ne fait en somme, malgré les grandes déclarations (« La maladie du fer détruira les assises sur lesquelles repose cette société inique ») que mimer et rejouer le drame de la libération, par la force, par l'énergie, par l'orgueil, d'une bête cherchant qui dévorer et que bien des auteurs ont définie comme étant l'entropie ou, pour le dire d'un autre mot qui aura été infiniment commenté et disséqué, le nihilisme. Dans notre roman, le réalisme brassant mouvements et factions ouvriers, de

tendance plus ou moins anarchiste mais tous pressés, à la faveur de l'Effondrement, de déviriliser « notre race » et de stériliser « toute la civilisation occidentale », n'est pas bien plus qu'une convention littéraire, du reste assez vite balayée par la prédominance des songeries ou des cauchemars, quand il ne s'agit pas de visions apocalyptiques comme nous l'avons constaté.

La force aveugle qui balaie ouvrages de fer et hommes de paille semble être l'émanation d'un organisme à bout de nerf, saturé par les plaisirs, le fer atteint par la Sidérie exhalant des « phosphorescences qui apparaissent sur les tourbes », la « mort du fer » que Sélévine contemple dans un cauchemar étant en premier lieu une « Maladie » couvant, « sans qu'on pût soupçonner sa présence, dans l'épaisseur du métal, rongéant comme un cancer les fibres résistantes », une agonie que les esprits raffinés contempleront avec de troubles émois, la pandémie, qualifiée une seule fois d'« épisidérie » se propageant sans doute « par de fines poussières métalliques, par ces cristaux imperceptibles dont les dimensions n'excèdent pas celles des germes qui véhiculent les maladies entre les êtres vivants ». Lorsqu'il s'agit d'évoquer le mode de propagation

de cette épidémie, ce sont encore des images et des métaphores liées au corps malade que l'auteur privilégie, puisque cette peste d'un nouveau genre se coule « le long des rails jusqu'aux locomotives qui transportent les machines, les outils, les armes, et tous les organismes infinis de l'acier ». Tout baigne, dans le roman de Serge Simon Held, dans « une perfide odeur de décomposition » montant par exemple d'un « fleuve enseveli dans son linceul gris » et qui incline « l'âme à la tristesse », le fer infecté devenant comme une chair tavelée par la décomposition, les socles des édifices étalant ainsi « des dartres souffrées, les colonnes de brûlantes écorces, crevant sous la poussée des pourritures internes ». Il est frappant, à cet égard, de constater que l'auteur emploie les mêmes images et métaphores quand il décrit la circulation « comme le sang dans les veines » de l'argent et l'irrésistible propagation de la gangrène du fer, comme si l'homme n'était pas aux prises avec un seul fléau mais plusieurs ou alors : un seul fléau présentant plusieurs faces grimaçantes, et comme si, surtout, il n'était rien de plus qu'une créature infime balayée par de grands courants agitant les ténèbres, et dont nous ne connaissons véritablement que les formes et les aspects les plus

communs, superficiels. Une fois de plus, les grands maîtres de l'horreur muette, Lovecraft et surtout Machen qui le surpasse de toutes parts, dans la profondeur et le détail, Wilde aussi et son célèbre *Portrait de Dorian Gray*, ne sont pas loin.

J'ai parlé de force aveugle. C'est peut-être la plus grande réussite du roman de Serge Simon Held que de nous donner plusieurs tentatives d'interprétation de la mort du fer, de la plus rationaliste à la plus éthérée, y compris celle qui l'expliquerait par une punition de Dieu (par le biais de l'Archange Saint Michel, « toujours représenté armé de pied en cap ») ou de son Singe, Satan, sans jamais chercher à conclure. L'explication d'une révolte des créatures contre leur maître d'un temps est elle aussi, je l'ai dit, évoquée, y compris comme un écho de surréction et d'insurrection d'un peuple des profondeurs, esclaves demeurés trop longtemps sous les profondeurs ténébreuses de la terre, « la grande espèce Ferro-Carbonée, tirée de l'abîme où elle sommeillait » et bien décidée à déferler sous la lumière du grand jour, mais il n'en reste pas moins que notre écrivain se préoccupe surtout de décrire les conséquences de la mort du fer et, au travers cette dernière, la furieuse cavalcade des « puissances du

désordre » se ruant sur un corps dépouillé de son squelette de fer. Ces puissances du désordre sont celles propres à tout renversement d'un ordre établi et, de *La Peste écarlate* de Jack London aux *Harmonies Werckmeister* de László Krasznahorkai en passant par *Sur les falaises de marbre* d'Ernst Jünger<sup>2</sup>, le Mal comme un lion cherchant qui dévorer aura vite fait de sortir de son repaire au moment où « l'incohérence humaine » d'hommes redevenus sauvages répondra au « chaos des choses » ; dans tous les cas, « la panique précipitait leurs hordes à travers les terres dévastées ». Nous croyons même lire, dans *La Mort du fer*, la claire préfiguration d'horreurs que Cormac McCarthy dressera devant les yeux, hélas habitués, d'un père et de son fils durant leur périple sur une route traversant un monde mort, comme ces « charognes [qui] pourrissaient dans les creux, sous l'émail des mouches » ou encore ces « poteaux télégraphiques [qui] portaient des hommes cloués, les arbres des pendus,

---

2. Notons cette admirable image de la montée en puissance du Grand Forestier, commune à tant d'ouvrages décrivant la croissance inexorable du chaos : « On dresse des cartes où les zones dangereuses, endeuillées d'encre de Chine, progressent d'une lente marée ».

sous les feuillages » alors que, au détour d'une rue, « on se heurtait parfois à un cadavre bleui, avec un lacet autour du cou, ou les membres brisés, la gorge ouverte, ou vidant sa cervelle dans le ruisseau ». Nous sommes loin, avec ces descriptions dignes des *Désastres de la guerre* de Goya, de la tranquille action des ferromagnétaux, des êtres pour le moins rudimentaires nés du fer travaillé, autrement dit des objets créés par les hommes, qui, dans *La Mort de la Terre* de J.-H. Rosny aîné, vident les personnages de leur énergie ; n'oublions pas toutefois que ces sursauts de violence, y compris dans leur aspect le plus sanguinolent, ne sont, dans le roman de Serge Simon Held, qu'un leurre.

### **Très longtemps après *La Mort du fer***

« Voici l'homme désormais privé de sa carapace », affirme Sélévine qui parle de sa propre espèce comme d'un « crabe mou » et se demande que peut faire un crabe mou sinon se cacher. Il ne suffira bien évidemment pas seulement de se cacher mais de fuir, le plus loin possible, quelques occurrences dans le roman de Serge Simon Held nous

laissant penser que le monde d'après la mort du fer est traversé par des hordes d'émigrants qui se dirigent vers la « Nouvelle-Atlante », appelée aussi la « Nouvelle Atlantide », qui présente la particularité d'être une ville sans fer. Nous ne savons pas si cette ville existe quelque part à la surface du globe ou s'il ne s'agit au contraire que d'un mirage. En tout cas, certains y croient : « Ils marchaient en chantant, et dans des charrettes se pressaient leurs compagnes, leurs enfants ». Ailleurs, ce sont ce que l'on appelle désormais des migrants qui sont décrits, dans une vision plus vraie que nature des grands campements actuels de miséreux qualifiés de « sans-logis » au centre même de Paris : « La plupart marchaient pieds nus, drapés dans des couvertures rapiécées, quelques-uns s'étaient fabriqués des socques sans clous. Les visages étaient abêtis, résignés, parfois empreints d'une sorte de satisfaction crapuleuse », alors que « les rats grouillaient sur les immondices et [que] des chats demi-sauvages erraient librement ». Il est vrai que les loups eux-mêmes réapparaissent, « venus des Ardennes, de la Forêt Noire, de plus loin encore, suivant les traces laissées par le passage de la Grande Famine », loups qui annoncent, dirait-on, de « faméliques créatures » beaucoup plus

repoussantes, qui ont des « membres plus rigides que du bois mort, aux chairs dévorées d'ulcère et de vermine » échappées de l'Autriche, « où tout un peuple agonisait avec des soubresauts terribles ; des ghettos polonais ; des camps sanitaires, centres de désespoir et de haine ». Parions sur le fait qu'un de nos échetiers faisant paraît-il profession de critique littéraire, s'il lisait ces lignes saisissantes, se demanderait par quelque typique raccourci censé frapper les esprits si Serge Simon Held n'aurait pas eu de bien curieux pressentiments des tragiques catastrophes à venir, dont la mort du fer n'était tout compte fait que l'un des symptômes, pas forcément le plus clair !

Nous pourrions multiplier les exemples de la débâcle que provoque la mort du fer, puisqu'il semble décidément que la Maladie Bleue soit capable de saper « non seulement la vitalité des organismes » mais qu'elle s'attaque aussi « aux consciences » et qu'elle crève « tous les cloaques de la société », à tel point que les pires criminels de cette époque de convulsions n'appartiennent « non à la plèbe la plus vile, mais à l'élite de la société » : « Au jour, leurs figures étaient fripées, brûlées de rougeurs. Nul stigmate de débilité mentale ne

marquait ces fronts où s'étaient abritées des pensées humaines, ces yeux dilatés par l'épouvante d'un mystérieux cauchemar». Une fois capturés et condamnés, ces « artistes trop fervents » qui ont voulu « tirer de la souffrance des accents inoubliables » ne manifestent aucune surprise, encore moins de regrets. Il semble que Serge Simon Held hésite entre l'évocation de la rupture de « tous les liens qui jugulent les débordements de la brute » et conduisent les survivants à un nouvel âge sombre (j'allais écrire : de fer !) et l'extrême sophistication du « civilisé, homicide en pensée » tel ce personnage de notre roman du nom d'Ory aux penchants pédophiles évidents, souvenir probable des pervers de Wilde, Huysmans ou Lorrain, qui, une fois les digues cédées, ne répugnera absolument plus « à la matérialité brutale de l'acte » dans lequel a fait une courte quoique frappante carrière ce monstre de raffinement criminel si remarquablement figuré sous les traits de l'immonde Carlos Wieder par Roberto Bolaño dans *Étoile distante*.

Cette hésitation n'est pas la seule. Une autre, beaucoup plus importante dans ses implications, concerne le futur de l'humanité que dépeint Serge Simon Held. En effet, s'il est évident que la mort